

L'Empereur m'a écrit que M. Cortá resterait au Mexique, aux ordres de Vos Majestés, j'en suis bien aise, car il est très capable et pourra rendre des services, une des grandes difficultés c'est d'introduire la moralité dans les services publics habitués à être dilapidés depuis si longtemps.

M. Escandon a écrit qu'il avait formé en Angleterre une compagnie pour exploiter sa concession de chemin de fer, il paraît qu'en quatre ans la voie doit être livrée au public. S'il en est ainsi, ce sera sans doute un immense avantage, car les capitaux européens s'habitueront à se porter de ce côté-là et la génération future mexicaine prendra des habitudes d'ordre et de travail qui doivent manquer à présent. Je crains toujours que Mgr Meglia ne cause des ennuis à Votre Majesté, cependant on nous a promis de lui donner des instructions conciliantes.

Je me plais beaucoup à Schwalbach, et si ce n'était l'absence de ceux que j'aime, je serais très heureuse, car les eaux me font le plus grand bien surtout le calme dont je jouis beaucoup, je ne sais absolument rien de ce qui se passe en Europe, je ne pense qu'à me soigner ce dont j'ai bien besoin, car la fatigue m'a donné un affaiblissement dont j'ai de la peine à me remettre.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur et croyez, Madame, aux sentiments d'estime et d'affection avec lesquels je suis

De Votre Majesté  
la toute dévouée sœur

Eugénie.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III, 11 novembre 1864.

Monsieur mon frère,

J'ai reçu la dernière lettre si amicale de Votre Majesté le jour même de ma rentrée à Mexico, après un voyage long et pénible il est vrai, mais qui bientôt j'espère portera ses fruits. J'ai pu reconnaître pendant cette excursion à travers une portion du pays remarquable par ses richesses, que les habitants des provinces ont plus d'intelligence et de noblesse et me sont plus patriotiquement dévoués que ceux de la capitale qui malheureusement ont subi la mauvaise influence de l'élément étranger habitué depuis trop longtemps à profiter du désordre et des révolutions pour faire (ou essayer de faire) fortune (n'importe par quels moyens).

Je crois au dévouement de la majorité du peuple mexicain (et sans me dissimuler certaines difficultés possibles), je pense qu'avec

la coopération dévouée du maréchal je parviendrai à (pouvoir) attendre avec calme la réalisation d'un emprunt que Mr. Fould me fait espérer pour le printemps prochain (et qui assurera l'avenir).

Je comptais, à la suite de la politique si remarquable adoptée par Votre Majesté pour terminer la question italienne, que la cour de Rome entrerait, à propos du Mexique dans une voie raisonnable et conciliatrice mais s'il faut en croire la dépêche dont j'adresse copie à Votre Majesté les prétentions du clergé mexicain sont encore moindres que les exigences du gouvernement pontifical.

Je serai donc entraîné à montrer dans la solution de cette importante question une fermeté inébranlable que commandent du reste mes devoirs vis-à-vis du peuple qui m'a élu et l'avenir du Mexique.

Je suis très heureux d'apprendre que mes premières mesures ont été approuvées par Votre Majesté. J'espère que celles que j'ai cru devoir prendre depuis mon retour mériteront également la même bienveillance.

En me rappelant au souvenir de l'Impératrice je vous renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté

le bon frère

Maximilien.

Mexico, le 11 novembre 1864.

L'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte. Saint-Cloud, 30 octobre 1864.

A Sa Majesté l'Impératrice, Mexico.

A l'occasion de St-Charles nous souhaitons à Votre Majesté la réalisation de ses vœux pour Elle et pour le beau pays sur lequel Elle règne. Puisse la Providence lui rendre tout le bonheur que nous lui désirons.

Napoléon, Eugénie.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien. Original, 16 novembre 1864.

Monsieur mon frère,

Je n'ai pas écrit longtemps à Votre Majesté parce que j'attendais pour le faire de pouvoir, en connaissance de cause, communiquer à Votre Majesté le résultat des renseignements que j'avais reçus et des réflexions qu'ils avaient fait naître. Je puis d'autant mieux vous exprimer toute ma pensée, qu'ayant eu dernièrement une longue

conversation avec le roi des Belges, j'ai pu me convaincre que nous étions complètement d'accord sur ce qu'il y aurait de mieux de conseiller à Votre Majesté dans son propre intérêt. Nous croyons d'abord qu'il est temps que vous tranchiez le plus tôt possible les questions qui touchent à l'organisation même du Mexique. Après avoir avec raison consulté les hommes du pays il est essentiel que votre volonté se manifeste et que l'incertitude cesse sur des points d'une haute importance. On attend avec impatience la solution des questions suivantes.

- 1<sup>o</sup> Les biens du clergé.
- 2<sup>o</sup> L'organisation administrative.
- 3<sup>o</sup> L'organisation judiciaire.
- 4<sup>o</sup> (Manque.)
- 5<sup>o</sup> (sic!) La loi sur le recrutement de l'armée.
- 6<sup>o</sup> L'organisation financière.

Je n'ai pas grand'chose à dire à Votre Majesté sur les cinq premières questions d'autant plus que je crois que ses idées sont arrêtées sur ces différents sujets. Je me permettrai seulement d'insister pour qu'Elle prenne une décision quelconque : tout vaut mieux que l'incertitude. Quant au sixième point, qui est des plus importants, il faut bien comprendre que l'établissement du crédit est, pour votre gouvernement, de toute nécessité. On a déjà jeté ici les bons d'un nouvel emprunt qui se confondant avec le premier pourrait vers les premiers mois de l'année prochaine donner à Votre Majesté cent millions de francs. Mais pour cela il faut qu'une banque solide soit bien établie au Mexique et je pense que c'est un rare bonheur pour Votre Majesté que les premiers banquiers de Paris associés à de bonnes maisons de Londres consentent à se mettre à la tête de cet établissement. Il est clair que ces hommes d'affaires espèrent gagner de l'argent, mais ils rendront aussi d'immenses services à Votre Majesté en étant les intermédiaires avec l'Europe pour traiter les transactions financières et en fondant un crédit solide au Mexique. J'engage donc bien Votre Majesté à accepter les offres qu'on lui fait. Et à cette occasion je me permettrai de lui dire qu'en travaillant à fonder un nouvel empire il est impossible d'arriver d'un coup à la perfection ; toutes les mesures que l'on prend offrent toujours à côté de certains avantages certains inconvénients, l'habileté du souverain consiste à voir si les premiers l'emportent sur les seconds. — Il en est de même de la question de la Sonora. Je sais que les projets de Mr. Gwyn n'ont pas été goûtés au Mexique et cependant c'est l'homme qui dans ce pays peut rendre le plus de service.

Il faut pour exploiter la Sonora adopter pour les mines la loi... (un mot illisible) espagnole et pour les colons celle de l'Amérique du Nord.

On craint au Mexique de voir la Sonora devenir une province américaine, mais croyez bien que si l'on ne fait rien, elle le deviendra par la force des choses. Les colons et aventuriers s'y introduisent déjà individuellement et lorsqu'ils y seront un grand nombre, sans organisation et sans contrôle du gouvernement ils se déclareront indépendants. Ce qui n'arrivera pas si le gouvernement se met à la tête de l'immigration, y plante un drapeau et organise le pays.

J'arrive maintenant à une question plus délicate. Je crois que Votre Majesté doit conserver longtemps le pouvoir absolu, néanmoins je voudrais que sans courir aucun risque elle fit sanctionner ses actes par une apparence de représentation nationale. C'est à dire que je croirais très utile aux yeux de l'Europe surtout lorsque Votre Majesté aurait terminé l'organisation du pays et tranché toutes les grosses questions pendantes, de réunir un jour ou deux un congrès dont les membres seraient choisis par Votre Majesté parmi les membres élus de municipalités ; de cette manière le congrès serait composé d'individus ayant la confiance de leurs concitoyens et cependant le choix de Votre Majesté empêcherait que ce congrès ne fût composé d'opposants. A cette assemblée je voudrais à votre place lui faire part de ce que j'ai fait, lui annoncer que dès que le pays sera entièrement pacifié, je travaillerai avec ..... (diligence?) à une constitution, mais que je demande un vote de confiance pour me donner encore pendant quelques années un (le) pouvoir dictatorial. Je soumets ces idées à Votre Majesté en la priant de me pardonner si je me permets de lui donner un conseil, mais elle doit bien sentir que c'est l'intérêt réel que je lui porte qui m'a encouragé à lui dire toute ma pensée.

J'ai appris avec grand plaisir que le voyage de Votre Majesté s'accomplissait sous les meilleurs auspices et que pendant votre absence l'Impératrice s'acquittait avec un tact et une habileté remarquable du rôle de régente. Je vous prie de lui présenter mes hommages

Votre Majesté a déjà fait de bonnes choses et je vois avec bonheur que tout le monde lui rend justice, mais qu'elle me permette de lui dire qu'il est essentiel qu'elle s'occupe d'abord des grandes choses de la base et de la charpente de l'édifice qu'elle commence à élever avant de porter son attention sur les détails.

Le Roi des Belges croit qu'il serait très utile, si cela était possible, d'employer l'armée mexicaine aux travaux publics.

Quant au chemin de fer qui doit relier Mexico à Vera Cruz, je crois que rien n'est plus important.

Je termine cette longue lettre en renouvelant à Votre Majesté

l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec  
lesquels je suis

de Votre Majesté  
le bon frère et ami

Napoléon.

Compiègne, le 16 novembre 1864.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 16 novembre 1864.

Compiègne, le 16 novembre 1864.

Madame et très chère sœur,

Le départ de la poste me force à ne pas écrire à Votre Majesté tout ce que je voudrais lui dire, d'ailleurs l'Empereur écrit longuement sur une entrevue qu'il vient d'avoir avec le Roi, sur le Mexique. M. Corta y assistait et il a pu donner bien des renseignements utiles. Je suis heureuse que Votre Majesté trouve exactes les appréciations que j'ai pu faire sur le caractère des Mexicains, aussi je comprends toute la difficulté de la tâche de Vos Majestés, mais sans perdre pour cela de ma foi primitive.

Le départ des premières troupes a dû se faire presque en même temps que je recevais la lettre de Votre Majesté, mais je crois que l'effet produit en Europe ne peut qu'être bon, sans compromettre pourtant les intérêts du Mexique, en effet la grande question est financière, d'un moment à l'autre vous serez obligés de faire un nouvel emprunt, qui sera probablement émis en partie en Europe, le fait du retour d'une partie du contingent donnera confiance, et quand nos Chambres se réuniront, on pourra leur dire que le parti arrêté n'a pas eu à être modifié. D'ailleurs, le maréchal Bazaine n'est pas alarmé d'une diminution qui l'exposerait à un échec s'il n'était pas parfaitement sûr de faire face aux besoins.

J'ai parlé à l'Empereur d'après le désir de Votre Majesté sur la possibilité de garder les officiers et sous-officiers des corps rentrant en France et il m'a répondu que cette facilité leur était donnée pour entrer dans la légion étrangère, et que pour les sous-officiers ayant fini leur temps, ce serait fait mais, par ce courrier, je crains qu'il ne soit impossible d'écrire, car je le fais moi-même à la hâte et l'Empereur n'a pas le temps de le faire dire au ministère de la guerre.

Nous avons tâché de décider M. Corta à retourner, mais il est retenu ici par des affaires de famille, et je ne désespère pas de faire lever les obstacles en m'occupant de sa fille, je crois que Votre Majesté a placé en lui une confiance dont il se montre digne. Le Roi des Belges le juge ainsi aussi.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur  
et de me croire pour toujours

de Votre Majesté  
la toute dévouée sœur

Eugénie.

Télégramme, Vera Cruz, 29 novembre 1864.

A S. M. la Emperatriz,

Tengo el alto honor de transmitir à V. M. I. el siguiente mensaje  
que para V. M. I. he recibido.

« Palais de Saint-Cloud, le 30 octobre 1864.

« A S. M. l'Impératrice, Mexico.

« A l'occasion de Saint-Charles nous souhaitons à Votre Majesté la réalisation de ses vœux pour Elle et pour le beau pays sur lequel Elle règne. Puisse la Providence lui rendre tout le bonheur que nous lui désirons.

« Napoléon et Eugénie. »

Dios guarde muchos años la preciosa vida de V. M. I.

El Prefecto Politico.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie. Mexico, 8 décembre 1864.

Madame et bien chère sœur,

Le nonce est arrivé hier soir à Mexico sans manifestation d'aucune sorte. On s'était arrangé de manière à les prévenir, si elles avaient dû avoir lieu. C'est donc un commencement satisfaisant. Il sera reçu samedi par l'Empereur. J'envoie à Votre Majesté ou plutôt à Vos Majestés de la part de l'Empereur le projet de concordat afin qu'elles en soient instruites d'avance. Je le trouve parfaitement rédigé, car il semble à première vue inoffensif et il n'en est pas moins très libéral. Il n'y a qu'un point que j'aimais moins, c'est la reconnaissance d'une religion de l'État, point si controversé depuis cinquante ans. Cependant à l'égard de ce pays-ci la position du gouvernement diffère de ce qu'était en France celle du gouvernement du premier consul. Ce dernier s'était proposé de relever le catholicisme et il savait bien que la France était assez catholique par son essence et

ses traditions pour se passer d'une religion de l'État, question de forme plutôt que de fond. Ici au contraire je regrette de constater que, fort différent de ce que le représente l'excellent M. Gutierrez et consorts, ce pays est très médiocrement catholique. Le pseudo-catholicisme formé par la conquête du mélange avec la religion indienne est mort avec les biens du clergé, sa principale base. Or, comme il faut une religion à un peuple, beaucoup de personnes penchaient vers le protestantisme comme plus commode et surtout comme moins dispendieux, car les sacrements coûtaient énormément; peut-être aussi en prévision d'un avenir qui semblait prochain, l'absorption par la race anglo-américaine. Dans cet état de choses la reconnaissance de la religion catholique comme religion de l'État est en effet faire succéder le catholicisme du dix-neuvième siècle avec ses lumières, sa charité et ses dévouements aux restes décomposés de celui du seizième et introduire un culte nouveau, épuré, indispensable au point de vue politique à la conservation de la race espagnole en Amérique et seul capable d'arrêter l'envahissement des sectes américaines.

Ces pensées m'ont réconcilié, je l'avoue, avec le mot « religion de l'État » auquel la tolérance des cultes mise en première ligne donne son véritable sens en assurant la liberté de conscience telle qu'elle existe en France. La nationalisation des biens du clergé produira un enthousiasme immense et remplira on ne peut mieux les caisses de l'État, car en obtenant pour rien les biens non-vendus qui sont de grand prix et en les vendant après, on fera une affaire superbe. J'adresse à Votre Majesté un exemplaire de « L'Orquesta », journal satirique libéral, afin qu'elle voie que le concordat rédigé la veille, remplit et dépasse le programme du parti libéral.

Le dessin est caractéristique, les libéraux sous forme d'abeilles entrent dans la ruche de l'Empereur, parce qu'ils y trouvent plus de miel que dans les fleurs sauvages de Juarez qui s'efforce en vain de les prendre dans son filet. J'attire aussi l'attention de Votre Majesté sur le décret qui institue le conseil d'État et qui en nomme les membres. Il va se réunir aujourd'hui et sera ouvert par l'Empereur. J'espère que cette grande institution par laquelle Napoléon I<sup>er</sup> a régénéré la France, portera aussi ses fruits pour le Mexique. A la suite de ces deux décrets se trouve une circulaire aux préfets, remarquable par la signature qu'elle porte, celle de M. Cortés Esparza, président de la cour suprême sous Juarez, aujourd'hui ardent admirateur de l'Empereur et le plus avancé des libéraux du cabinet.

J'envoie aussi à Votre Majesté, sachant combien vous avez la bonté de vous intéresser à tout ce qui nous regarde, même aux petits détails, le programme d'un concert de 300 personnes que nous

avons donné Mardi. Bourdillon, qui y a assisté, pourra en parler à Votre Majesté, ce n'était ni les Tuileries, ni la salle des maréchaux, mais en songeant que nous sommes aux antipodes de tout cela, on ne pouvait s'empêcher de trouver la société fort bien et convenable. Le chant des Italiens respirait un parfum de civilisation fort doux pour des cœurs européens. Il y avait de fort belles personnes, parmi lesquelles quelques-unes de mes dames du palais dont je tâcherai d'envoyer plus tard les photographies à Votre Majesté.

Il me reste encore à vous dire combien j'ai été touchée de votre chère dépêche dont je possède même le brouillon, grâce à des amis qui me servent bien. Elle me fit tant de plaisir que je ne fis qu'un saut chez l'Empereur et séance tenante, je la copiai et l'envoyai au maréchal.

J'espère que la réponse télégraphique sera aussi arrivée à temps et lieu et je vous prie de croire à la sincère amitié avec laquelle je suis de

Votre Majesté  
la dévouée sœur

Charlotte.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 15 décembre 1864.

Madame et très chère sœur,

Le départ du courrier m'a seul empêché d'écrire à Votre Majesté par la malle anglaise. Je suis vraiment désolée de voir l'effet produit sur Votre Majesté par quelques réclamations qui peuvent toutes n'être pas justifiées et j'espère qu'à l'heure où ma lettre lui parviendra d'autres éclaircissements seront déjà entre ses mains.

Nous savons déjà en Europe le bon effet du voyage de l'Empereur, mais nous attendons avec impatience la nouvelle de son retour afin de voir les mesures financières que Vos Majestés auront prises, cette question si importante partout l'est encore plus au Mexique, et, pour nous, à l'approche de la session, il serait à désirer que nous puissions dire ce qui aura été fait pour la purification et l'organisation de votre beau pays; car Votre Majesté n'ignore pas à quel point l'opposition est toujours prête à se servir de tout, M. Corta malheureusement ne peut se décider à (rester?) mais il doit partir prochainement un autre financier que je recommande à Vos Majestés; malheureusement il n'aura pas comme M. Corta l'expérience du pays, mais il est animé du désir de bien faire si toutefois ses conseils étaient demandés.

Le courrier du Mexique nous est signalé par télégraphe, mais les dépêches n'arriveront qu'après le départ de celui de Saint-Nazaire,

c'est bien gênant car il faut attendre pour répondre bien des jours.

Le retour de l'Empereur a dû rendre Votre Majesté bien heureuse, car, en plus de l'éloignement, il y avait à craindre toutes les péripéties d'un voyage fait dans des conditions si difficiles, mais dont le résultat a été si heureux.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur et de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté  
la bien affectionnée sœur et amie

Eugénie.

15 décembre 1864.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Copie, 27 décembre 1864.

Monsieur mon frère,

J'ai reçu avec grand plaisir la bienveillante lettre de Votre Majesté et je m'empresse de répondre aux importantes questions qu'elle renferme.

En arrivant au Mexique, j'espérais que la Régence et l'administration française ayant alors toute autorité, auraient non seulement déblayé, mais préparé la voie de façon à me mettre à même de trancher immédiatement les grandes questions de réforme et de réorganisation du pays. Je ne puis que répéter à Votre Majesté ce que M. Corta aura dû également reconnaître : que tout était à faire. 1<sup>o</sup> : La question des biens du clergé fut l'objet de mes premières études. J'ai toujours été décidé à la résoudre dans le sens libéral des gouvernements Européens, mais après avoir fait près du Saint-Père des démarches personnelles, après en avoir obtenu la promesse de déléguer promptement un fondé de pouvoirs et avoir reçu la nouvelle de son arrivée, j'ai pensé qu'il ne serait pas convenable de résoudre cette question en tout ou en partie, sans l'intervention du Nonce. Ce prélat, arrivé au Mexique depuis une quinzaine de jours, a été immédiatement instruit de mes intentions : dès que j'obtiendrai l'assurance officielle qu'il n'a pas de facultés pour traiter les importantes questions laissées en suspens à cause de lui, je publierai les décrets de nationalisation et de revision des ventes frauduleuses déjà faites des biens du clergé. Dès lors, il ne restera plus à régler avec la cour de Rome que les articles du concordat.

2<sup>o</sup> Quant à l'organisation administrative, une division nouvelle de l'empire par départements était indispensable ; ce travail long et difficile vient d'être terminé ; il ne reste donc plus qu'à mettre en

vigueur le système administratif élaboré par mon ministre de l'intérieur et soumis au conseil d'État ; 3<sup>o</sup> L'organisation judiciaire est également achevée. Mais avant d'installer les nouveaux tribunaux il était nécessaire de résoudre la question des biens du clergé. Nous ne pouvons nous dissimuler que nos meilleurs et nos plus honnêtes magistrats sont les coryphées du parti clérical, une rupture avec le Nonce pouvait entraîner la désorganisation des tribunaux, à peine créés ! J'ai cru en conséquence qu'il était plus prudent d'attendre une solution qui touche à son terme.

S'il est vrai que le parti de l'Empire s'accroît de jour en jour, on ne peut se dissimuler que la sécurité publique laisse encore beaucoup à désirer, puisque j'ai reçu la nouvelle hier de l'entrée de l'ennemi à Toluca, ville située à quelques heures de Mexico, et visitée par l'Impératrice et par moi il y a à peine deux mois ! Pour le moment, loin donc de presser à pourvoir par une loi de recrutement à l'organisation d'une armée mexicaine, j'ai décrété le licenciement des nombreux corps indisciplinés plus nuisibles qu'utiles qui ruinaient le pays, en autorisant les soldats à rentrer dans leurs foyers : On rendra par là à l'agriculture des bras si nécessaires et on ne conservera qu'un noyau composé de l'élite des officiers et des soldats volontaires.

4<sup>o</sup> Avant mon arrivée dans le pays, j'avais pu croire que les capitaux mis à ma disposition par l'emprunt mexicain seraient suffisants pour attendre la régularisation des finances de l'empire.

Dès cet instant je perdis cette illusion et après avoir constaté le manque d'une spécialité mexicaine je fis appel au dévouement de M. Corta qui abandonna la partie (momentanément je l'espère) alors que sa présence devenait de plus en plus nécessaire.

En attendant la venue d'une capacité financière j'ai cherché à rassembler les renseignements qui manquaient pour former un budget de voies et moyens pour l'exercice prochain ; ce budget, soumis en ce moment à l'examen du conseil d'État, comporte des économies d'au moins 10 millions de piastres d'une part et promet de notables augmentations dans les recettes. D'un autre côté, pour assurer l'établissement d'une banque franco-mexicaine, j'ai depuis un mois délégué à Paris MM. Bourdillon et Baron. Tout me porte à supposer que la Banque est déjà constitué ; ces messieurs ont en outre pour mission d'élaborer avec MM. de Germiny et Corta un projet d'emprunt dont la nécessité est bien reconnue. J'ajouterai que j'espère parvenir à terminer à l'amiable la question du chemin de fer de Vera Cruz à Mexico sans être entraîné à me créer de trop grands embarras pour l'avenir.

Enfin, l'installation en Sonora d'un gouvernement régulier sous la protection simultanée des drapeaux français et mexicain, fait

l'objet de toute ma sollicitude et me permettra d'apprécier dans un avenir que j'espère être très prochain les ressources de cette intéressante portion de mon vaste empire. Je serai dès lors charmé de voir Mr. Gwyn y attirer par l'installation de ce gouvernement les nombreux colons américains qui semblent n'attendre que son signal pour venir chercher fortune, en se groupant autour de lui.

Quant à la réunion d'un congrès ayant pour but de provoquer, par un vote de confiance, la latitude de conserver pendant quelques années encore un pouvoir dictatorial, je me permettrai (je me permets) de faire observer à Votre Majesté : en premier lieu que ce vote de confiance m'a été implicitement donné par la (grande masse) majorité de la population lors de mon dernier voyage, (et) ensuite que de l'avis (l'aveu) des Mexicains les plus libéraux le temps n'est pas encore venu où l'on puisse sagement et avec certitude de succès mettre à exécution un projet (de mettre ce projet en exécution avec certitude de succès) qui à la vérité serait sanctionné par l'Europe entière. Plus j'étudie le peuple mexicain (les Mexicains), plus j'arrive à la conviction (je crois) qu'il faudra essayer de le rendre heureux sans lui (eux) et peut-être malgré lui (eux).

Je termine cette longue lettre en priant Votre Majesté de vouloir bien me rappeler au bon souvenir de l'Impératrice et en vous renouvelant l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère et reconnaissante amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté le bon frère

Maximilien.

Chapultepec, le 27 décembre 1864.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 27 décembre 1864.

Chapultepec, le 27 décembre 1864.

Madame et bien chère sœur,

J'ai reçu avec grand plaisir la lettre de Votre Majesté du 16 novembre, et j'espère que son intérêt pour la fille de M. Corta déterminera le père à revenir bientôt, car nous en avons besoin comme du pain quotidien, et je suis sûre qu'au jugement dernier, il aura un lourd compte à rendre s'il ne vient pas faire le bien ici auquel il est appelé. Je suis très sensible à l'empressement de l'Empereur à accéder à ma demande pour les soldats français, je ne m'étais permis cette observation que pour que le temps ne fût pas perdu en attendant le retour de qui de droit. L'Empereur Maximilien a écrit à l'Empereur Napoléon pour lui communiquer tout ce qui a été fait ou ébauché dans ces derniers temps. Je ne veux pas que Vos Majestés

croient que nous marchons à la manière des écrevisses et cependant voyant la chose d'Europe je ne m'étonnerais pas qu'elles eussent cette idée, et je l'aurais peut-être moi-même à leur place. Il ne faut seulement pas perdre de vue que si l'on s'occupe des détails, c'est pour remplir les intervalles inévitables entre la solution des grandes questions qui ne marchent, et ne peuvent marcher que très lentement. Dans les nations civilisées, il y a un organe qui répond à toutes les pressions du pouvoir, où on touche comme d'un clavier et on produit le son voulu, mais ici on tapoterait dessus toute la journée, que c'est comme un piano muet et l'action d'une mesure ne se communique guère au delà du papier où on l'a contresignée. Il ne s'agit donc pas de décréter seulement mais de voir comment ce qu'on décrète se fait, et si de prime abord et même encore aujourd'hui, on s'obstinait à trancher dans les colonnes du journal officiel quelque question vitale avant d'être sûr que tout est préparé pour son exécution, on ne travaillerait absolument qu'à éblouir les personnes qui, en Europe, liraient ce journal, car ici on ne serait pas plus avancé. C'est une triste vérité, mais c'en est une, et voilà la clef de beaucoup de lenteurs dont on ne se rend compte que lorsqu'on habite le Mexique. Je dis tout ceci à Votre Majesté, pour qu'elle soit parfaitement au courant de notre position vis-à-vis du pays. Si l'Empereur, avec son esprit supérieur, était ici pendant une demi-heure, je crois qu'il abonderait dans notre sens. Ce qui m'a surtout touchée dans sa lettre, c'est l'intérêt si vrai et j'oserais dire si paternel qu'il témoigne à l'Empereur Maximilien. Vos Majestés savent que l'affection et la gratitude ne sont pas chez nous en arrière.

Nous sommes au milieu des plus grandes tribulations avec le Nonce et à ce propos, je dois dire que mon sens politique a été tout à fait en défaut, tandis que Votre Majesté avait raison. Je n'aurais jamais cru possible, que vu les intérêts de la religion si clairement liés au concordat que nous voulons conclure, le Nonce fit la moindre difficulté. Cependant il est comme fou, et j'ai fait rire le maréchal dimanche en lui disant irrévéremment « qu'il n'avait qu'à jeter le Nonce par la fenêtre ». En effet, c'est comme un cerveau touché par un aveuglement, une obstination dont rien n'approche, et avec cela ne prétendre pas moins que de soutenir que le pays qui est tout imbibé de haine contre la théocratie, désire que l'on rende les biens du clergé. Comme si en plein soleil on vient nous dire qu'il fait nuit, mais malheureusement, et je reconnais que c'est une humiliation pour nous catholiques de ce siècle-ci, la cour de Rome est ainsi faite. Napoléon I<sup>er</sup> a émis là-dessus des appréciations palpitantes d'actualité, et Pie VII cependant était un grand pape puisqu'il a célébré le concordat de 1801. L'Empereur dans une entrevue très franche avec le Nonce lui avait communiqué le concordat, et d'après

ses réponses, croyait que pour trois ou quatre points, il n'y aurait pas de difficulté, que pour les autres, on en référerait à Rome. Point du tout, et ici je ne veux pas qualifier l'attitude du Nonce, deux jours après, on envoie chez lui une personne de confiance, à laquelle il déclare qu'il n'a aucune instruction, ergo, qu'il ne fera rien. Coup de foudre pour tout le ministère, pour l'Empereur, pour moi, on décide en conseil des ministres, et l'Empereur communique au maréchal qui en est ravi, que l'on publiera une lettre ratifiant les lois de Juarez, si le Nonce ne se rend pas.

Le lendemain, veille de Noël, je fais venir le Nonce, d'après le désir de l'Empereur de ne pas vouloir le voir à la suite du démenti qu'il a donné aux assertions qu'il lui a faites, et je lui parle pendant deux heures. Je puis dire à Votre Majesté que rien ne m'a donné une plus juste idée de l'enfer que cette conversation, car l'enfer n'est pas autre chose qu'une impasse sans issue. Vouloir convaincre quelqu'un et savoir que c'est une pure perte, que c'est comme si on lui parlait grec, parce qu'il voit noir et vous blanc, c'est une œuvre digne d'un réprouvé. Tout glissait sur le Nonce comme sur un marbre poli. Enfin il finit par me dire que c'était le clergé qui avait fait l'Empire. « Un petit moment, lui dis-je, ce n'est pas le clergé, c'est l'Empereur, le jour où il est venu. » Je lui fis toutes les représentations qu'il est possible de faire et sur tous les tons, sérieux, enjoué, grave et presque prophétique, car la conjoncture me semblait devoir entraîner des complications, peut-être même une rupture avec le Saint-Siège, au grand détriment de la religion. Rien ne prit, il secoua mes arguments comme on secoue de la poussière, ne remit rien à la place, mais parut se complaire dans le néant qu'il créait autour de lui et dans la négation universelle de la lumière. Je lui posai alors l'ultimatum de la lettre de l'Empereur et je lui dis en me levant : « Monseigneur, quoi qu'il arrive, je prendrai la liberté de vous rappeler cette conversation, nous ne sommes pas responsables des suites, nous avons tout fait pour éviter ce qui va se passer ; mais si l'Église ne veut pas nous aider, nous la servirons malgré elle. » Le jour suivant l'Empereur tint une conférence avec les ministres d'État, des affaires étrangères et de la justice, à laquelle il appela l'Archevêque, M. Lares, et me pria d'assister. Par un compte-rendu improvisé, admirablement clair, succinct et vigoureux, il nous mit au fait de la question depuis son origine, raconta ce qu'il avait dit au Pape, ce qu'il avait fait écrire par son ministre, les huit mois qu'il avait attendu par déférence pour le Saint-Siège, et enfin opina pour la nécessité d'une solution. Comme dernier répit, l'ultimatum posé au Nonce fut reculé jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier. M. Lares et l'archevêque, tremblant de voir revivre la loi de Juarez, promirent de tout faire pour fléchir le Nonce, bien que les réponses données par lui à

M. Lares, fussent identiques aux miennes. Le ministre de la justice se dévoua à y retourner une dernière fois. Les chefs du parti conservateur sont pour le concordat comme une unique planche de salut qui leur épargne les lois de réforme. Je n'ai pas de nouvelle de la dernière tentative faite près du Nonce, mais il est clair qu'elle n'aboutira pas ; je suppose qu'il s'en ira. L'Empereur rappelle avec force à M. Lares et à l'Archevêque que par le concordat, il faisait des concessions à la religion contre la volonté même de la nation, parce qu'il comprenait que le pays devait être catholique et qu'il le rendrait tel, mais que Rome lui ayant manqué de parole en envoyant un Nonce sans instructions, la dignité et l'intérêt du peuple mexicain exigeaient que le gouvernement déclarât irrévocablement sa volonté, pour rendre la paix au pays dont toutes les dissensions n'avaient d'autre source que la question du bien du clergé.

L'Empereur fut extrêmement éloquent, et je trouvai que les personnes présentes s'exprimaient moins bien que lui quoique avocats, car elles préférèrent les faux-fuyants à une solution radicale ; M. Lares notamment. Son attitude, relativement parlant, a cependant satisfait et surpris l'Empereur, elle prouve que les idées de ces messieurs s'acheminent jusqu'à un certain point vers le progrès, car il y a six mois, ils auraient cru être damnés pour ce qu'ils acceptent aujourd'hui d'assez bonne grâce.

Je suis fâchée de devoir dire à Votre Majesté que soit par suite du renvoi nécessaire, je le comprends, des troupes, soit par je ne sais quel guignon, la pacification du pays est de nouveau très enrayée. Hier par exemple, Romero a attaqué Tolma, qui n'est qu'à quelques heures de Mexico. Je ne m'étonnerai pas qu'il vint se promener jusqu'ici. Le Michoacan et la Guadalajara (départements de Jalisco) sont encore la proie des bandes : le général Douay est après elles, mais on n'en a pas de nouvelles. Je dois aussi signaler l'indulgence beaucoup trop grande de notre bon Maréchal pour les troupes mexicaines formées lors de l'intervention, et qui à l'occasion décampent des postes que l'on se figure protégés par elles. L'expédition d'Oajaca vient de commencer, il est vrai, par un beau fait d'armes comme en sait faire l'armée française, mais je regrette qu'elle soit confiée à un général qui quoique bien excellent homme, ne me paraît pas assez distingué, le général Courtois d'Hurbal. Il y a de cela quatre mois, le général Brincourt qui étudiait cette question depuis deux ans avec tout le feu de son caractère, avait été à deux journées d'Oajaca, lorsqu'il reçut contre-ordre, et dut se replier sur Tetuacan. En suite, le commandement de Puebla qui le mettait à même de poursuivre cette expédition lui fut retiré, et il reçut celui de Léon, où il n'y a rien à faire. Il est regrettable que pendant qu'un officier aussi énergique est inoccupé, les bandes circulent à cœur joie. Et